

Title	Soigner les corps, soigner la France : Giraudoux et l'hygiénisme
Sub Title	ジャン・ジロドゥにおける公衆衛生
Author	Brancourt, Vincent
Publisher	慶應義塾大学藝文学会
Publication year	2015
Jtitle	藝文研究 (The geibun-kenkyu : journal of arts and letters). Vol.108, (2015. 6) ,p.139 (102)- 158 (83)
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Journal Article
URL	<a href="https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-01080001-0139">https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-01080001-0139</a>

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

# Soigner les corps, soigner la France

Giraudoux et l'hygiénisme

## Vincent Brancourt

Si l'on entend par le terme d'hygiénisme la doctrine médicale qui est née en Europe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, a connu au XIX<sup>e</sup> son plein développement théorique et ses premières applications, parfois timides, doctrine qu'on peut définir comme la prise en charge de la santé publique par les autorités médicales et administratives<sup>1</sup>, c'est en premier lieu vers les essais rédigés par Giraudoux à la fin de son existence, *Pleins Pouvoirs*, publié en 1939, et *Sans Pouvoirs*<sup>2</sup>, écrit vers 1943 et dont la publication est posthume (1945), qu'il faut se tourner pour s'interroger sur la pertinence du lien qui peut unir la pensée et la création girauduciennes et le courant hygiéniste. Plus largement, c'est l'ensemble des articles ou textes de conférence, dont la rédaction s'étend pour l'essentiel de la fin des années 1920 aux années 1940 et dont *Pleins Pouvoirs* est l'aboutissement et souvent la simple reprise, qu'il faut relire pour tenter de répondre à une telle question<sup>3</sup>. Notre réflexion ici se centrera sur cet ouvrage pour lequel nous tenterons de définir la place de la question hygiéniste à l'intérieur du propos d'ensemble de l'auteur, sans nous interdire des ouvertures sur les autres œuvres, notamment la partie fictionnelle. Dans un tel cadre où les positions de l'auteur se révèlent finalement remarquablement constantes, la pensée de Giraudoux est d'abord celle d'un écrivain qui ne peut rester indifférent face aux problèmes qui se posent à la nation et pour qui « la littérature cesse d'être en France cet agrément de salon qu'elle fut depuis le romantisme pour devenir une fonction de première nécessité. »<sup>4</sup>

Car les prises de position de Giraudoux, ses préoccupations parfois empreintes d'une sensibilité hygiéniste sont dictées par le sentiment aigu et douloureux que la France traverse une crise cruciale, *vitale* pour prendre une métaphore qui nous situe d'emblée sur le plan

hygiéniste. Nous y reviendrons, la question de la santé est chez Giraudoux tout autant un objet en soi qu'une métaphore à laquelle il recourt pour rendre sensibles d'autres questions. A ce sentiment de la crise, s'associe la conviction que c'est tout particulièrement la tâche de l'écrivain de l'affronter et d'apporter à sa résolution une contribution que Giraudoux pense essentielle. L'extrait que nous venons de citer, tiré d'une conférence prononcée en 1935, entre en écho avec les lignes qui ouvrent en 1939 *Pleins Pouvoirs* : « Nous ne sommes plus dans une époque où l'orateur ou l'écrivain ait le loisir de choisir ses sujets. Ce sont les sujets aujourd'hui, qui le choisissent. Ou plutôt le sujet, car il n'en est qu'un. Nous en sommes revenus à l'âge de pierre du sujet : la conservation de la vie, pour notre pays et pour nous. »<sup>5</sup> Et ce passage vient résonner avec les lignes du « Discours sur le théâtre », conférence prononcée en 1931 et recueillie dans *Littérature* : « Le mal, je veux dire le bien, est que théâtre, roman, critique même, au lieu d'être les accessoires d'une vie superficielle et tranquillement bourgeoise, sont redevenus, dans notre époque comme dans toutes les époques amples et angoissées des instruments de première nécessité. »<sup>6</sup> On pourrait d'ailleurs encore citer les premières pages de la préface de ce recueil, écrite durant l'Occupation ; la littérature n'y apparaît plus à l'auteur, « dans cette année de drame », comme des « vacances dans l'altitude », la « force du détachement » et « l'indifférence au temps », mais au contraire l'actualisation de l'essence de la France et ainsi son plus sûr refuge dans la tourmente : « elle [la littérature] est le domaine intangible, incorruptible, agissant, de notre valeur véritable et de l'aventure française en ce monde. »<sup>7</sup> Si Giraudoux s'attache aux questions d'hygiène, de natalité, du sport ou de l'urbanisme conçu comme un effort pour donner un cadre de vie digne de ce nom aux Français, c'est qu'il est pressé par un sentiment d'urgence que dicte la crise contemporaine, crise qu'il définit d'abord comme interne<sup>8</sup> ; c'est aussi qu'il est convaincu que la littérature et l'écrivain sont les meilleurs recours dans ses temps de détresse : « On dirait que, comprenant et excusant le désarroi dans lequel une époque dure oblige les Français réels à la lutte, à la compromission, à l'illogisme, au doute, la France imaginaire<sup>9</sup> assure d'elle-même la relève de cette garde autour de nos axiomes et de notre foi. »<sup>10</sup>

Le problème de la France, tel qu'il le diagnostique – c'est le mot que l'auteur utilise<sup>11</sup> –, Giraudoux le formule comme l'écart qui s'est instauré entre l'essence de la France et sa réalité contemporaine. C'est cet écart qu'il théorise dans le dernier chapitre de *Pleins Pouvoirs*, « La France de toujours : notre conscience », dans des termes qui conduisent Pierre

Vidal-Naquet à parler très justement, dans la lignée des analyses de Claude Edmonde Magny et René Marill Albérès, du « jeu platonicien de Giraudoux sur l'existence et l'essence », constante fondamentale de l'approche girauducienne du monde. Giraudoux propose en effet de « juger de l'état moral d'un pays » en examinant si « son nom et celui de son citoyen coïncident absolument et n'évoquent aucune idée divergente, »<sup>13</sup> étant entendu qu'ici le nom du pays renvoie à l'essence éternelle du pays, celui du citoyen à son incarnation temporelle.

L'enjeu qui s'attache à ce problème et à sa résolution, c'est à proprement parler le destin de la France, sa place et son rôle dans le monde : « Tel est le destin de la France. Nation de premier ordre, elle est un symbole. Elle en a la force. C'est sur le domaine des idées et des préséances idéologiques qu'elle lutte avec ses égales. Nation de second ordre, elle n'est plus qu'une excitatrice, une sorte de déserteuse à ce devoir des nations qui semble ne pouvoir être exercé que par la coercition et l'esclavage des citoyens. Voilà le problème. Le jour où la France devient une nation de second ordre, elle est perdue. »<sup>14</sup>

On comprend dès lors que les questions d'hygiène publique ne font pas sens en elles-mêmes, ni ne relèvent d'une préoccupation strictement humanitariste de l'auteur ; c'est dans le cadre d'un projet que nous pourrions qualifier de nationaliste<sup>15</sup> qu'elles viennent prendre place, comme moyens nécessaires pour rendre la France à elle-même et lui permettre d'accomplir dans le monde son destin. La résolution du problème intérieur et notamment de celui de la santé du peuple français est l'une des conditions indispensables pour permettre au pays de retrouver sur la scène internationale le rôle qui est le sien de toute éternité. Cet enjeu est clairement exprimé par Giraudoux dans les dernières lignes du chapitre où il s'attarde le plus longuement sur les problèmes d'hygiène publique, le deuxième de *Pleins Pouvoirs*, « La France peuplée » : « Il s'agit d'aviver dans le pays et dans le Français individuel ce ton vital, cette santé de la confiance et de l'autorité qui les ont toujours rendus maîtres, jusqu'ici, de leur destinée, et ont imposé leur langage et leur âme. »<sup>16</sup> De même, au début du chapitre suivant, Giraudoux revient avec insistance sur l'enjeu des questions hygiénistes, examinées maintenant sous l'angle de l'urbanisme, dans une perspective vitaliste : « Je rappelle que le problème s'énonce ainsi : notre mission est de maintenir la France à son rang de nation de premier ordre. Il est hors de doute qu'on ne peut y arriver, même si une politique de peuplement nous assure la quantité, que par la qualité, que si le citoyen français est individuellement un citoyen de premier ordre. »<sup>17</sup> Cette centralité de l'enjeu éclaire d'ailleurs

la polysémie du titre de l'ouvrage : il s'agit bien sûr de donner les « *Pleins Pouvoirs* » à ceux qui auront les compétences réelles pour mener à bien le redressement de la nation ; mais plus encore, il s'agit d'amener la France à une *pleine* réalisation de l'essence qu'évoque son nom.

Notons dès maintenant, comme nous l'indiquions déjà précédemment, que la pensée giralducienne de la nation se fait quasiment par nature hygiéniste. La nation est en effet, pensée d'emblée comme une réalité organique, comme André Job l'avait montré dans son article « Le corps fantasmé de la nation »<sup>18</sup> : le discours hygiéniste vaut à la fois pour le corps de chaque citoyen et pour la France pensée comme un corps ; il est à la fois discours propre et discours métaphorique. Ou plutôt la métaphore retrouve ici sa valeur pleine, unissant en un seul des plans séparés du réel, celui de la matérialité des corps et celui, idéal, de l'institution nationale. Puisque la France est un corps et un corps vivant, il est naturel de parler, par exemple, de la « santé de la confiance et de l'autorité » ou encore de « diagnostic » lorsqu'on juge de « l'état moral d'un pays ». C'est par ce jeu de métaphore, dévoilement de la réalité corporelle de la nation, que le théâtre devient la voix du pays et même son organe vocal dans *L'Impromptu*, lorsque le dialogue entre Robineau et Jovet s'élève à la hauteur de l'allégorie, l'un incarnant l'Etat et l'autre le théâtre : « Tu as à soigner le théâtre comme ta propre bouche, n'y souffrir aucune poussière, aucune tache, veiller à son éclat. Ce n'est pas une question de crédits. Les dents d'or n'y sont pas nécessaires... C'est une question de santé, d'haleine. A théâtre carié, nation cariée... »<sup>19</sup> La métaphore permet ici d'unir en une seule réalité théâtre et hygiène qui, somme toute, œuvrent à la même tâche, au salut de la France. S'expliquent aussi de façon limpide les lignes indignées de Giraudoux lorsqu'il rapporte le sketch allégorique donné lors de la semaine de Paris, représentant « la France immortelle » : « – Quelle stupidité ! pensais-je. Qui peut bien croire que les touristes étrangers ont pour unique préoccupation l'immortalité de la France ? Ils sont comme moi : ils s'en fichent ! Ils lui demandent – ce que je lui demande – d'être un pays tout simplement vivant. »<sup>20</sup> Il y a bien une éternité de la France pour Giraudoux – le titre du dernier chapitre de *Pleins Pouvoirs*, « La France de toujours : notre conscience » suffirait à le prouver – mais, paradoxe seulement en apparence, cette éternité n'est en rien synonyme d'immortalité. La France est corps, certes éternel, mais tout autant et par nature mortel<sup>21</sup>. C'est d'ailleurs parce que la réalité organique qu'est la France fait face à toute une série de périls fondamentalement internes que l'écriture de *Pleins Pouvoirs* s'impose à Giraudoux.

Et c'est aussi parce que la nation est réalité organique, qui a à être incarnée dans chaque corps de citoyen, que la politique hygiéniste s'impose comme une nécessité à qui cherche à faire coïncider l'essence de la nation et sa réalité. La faute des politiques français aux yeux de Giraudoux tient d'ailleurs à l'ignorance de cette part charnelle de la nation : « L'idée motrice du politicien français, quel que soit son parti, est, en effet, un culte aveugle rendu aux qualités morales et spirituelles de la France qui l'empêche d'attribuer la moindre valeur au corps français, une confiance dans l'éternité des valeurs nationales qui rend secondaire pour lui l'attention portée à ce phénomène passager qu'est le Français individuel. »<sup>22</sup> Paradoxalement, à l'occasion d'une discussion dont l'enjeu est fort différent, puisqu'il s'agit de savoir si la justice et la vérité sont des valeurs qui priment toutes les autres, Egisthe prononce dans *Electre* une réplique qui fait de lui un homme d'Etat qui a mieux compris que le personnel politique français la nature incarnée d'un peuple. Alors que l'héroïne éponyme définit celui-ci comme « un immense visage » qui emplit l'horizon et regarde bien en face, des « yeux intrépides et purs », Egisthe lui répond : « Tu parles en jeune fille, non en roi. C'est un immense corps à régir, à nourrir. »<sup>23</sup> Remarquons cependant qu'à la différence du Giraudoux de *Pleins Pouvoirs*, la conception d'Egisthe réduit le corps, et par conséquent le peuple, à ses fonctions physiologiques. Pour Giraudoux, c'est plus « la tenue » du corps et du peuple qui est l'objet de son souci. La nuance est d'importance.

\*\*\*\*\*

Après avoir rappelé comment la question hygiéniste prenait place dans le projet giraudouxien de redressement national, il convient d'examiner plus concrètement sur quels points porte le souci hygiéniste de Giraudoux. Cet examen nous rapprochera des préoccupations qui se retrouvaient au sein de mouvements divers – hygiénistes, natalistes ou eugénistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale : souci face à la dénatalité française, inquiétude face à une immigration perçue comme incontrôlée et néfaste, volonté de voir se mettre en place une réelle politique urbaine favorable à l'hygiène publique en particulier par l'aménagement de parcs, défense du sport. Ainsi nous pourrions mieux percevoir combien les réflexions de Giraudoux le situent à l'intérieur d'une constellation intellectuelle plus vaste, tout en trouvant des échos à l'intérieur de l'œuvre fictionnelle de l'auteur.

Dans le chapitre II de *Pleins Pouvoirs*, la réflexion de Giraudoux prend pour centre de gravité une des grandes inquiétudes de l'époque, partagée par nombre de ses contemporains. Après être revenu sur l'esprit qui avait conduit les dirigeants français à imposer le Traité de Versailles comme un moyen de pérenniser l'équilibre européen des nations au sortir de la Grande Guerre, Giraudoux énonce ce qui est pour lui la véritable question : « – N'y a-t-il pas en dehors des traités, qui sont artifice, en dehors des conventions, qui sont des trêves mensongères, un moyen de sauver notre race ? Et il y en a un, qui est le plus simple de tous, celui auquel aucun médecin du pays n'a encore songé : c'est de nous occuper d'elle. Il est vain de nous dissimuler, le seul problème auquel tous les autres – qu'ils soient financiers, coloniaux, sociaux, internationaux – doivent finalement se réduire, c'est le problème du nombre et de la qualité des Français. »<sup>24</sup> Comme Pierre d'Almeida l'a souligné, les préoccupations de Giraudoux au sujet de la « race »<sup>25</sup> française participent des inquiétudes de ses contemporains.<sup>26</sup> On le sait, la dénatalité était une réalité démographique en France depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et suscitait l'inquiétude parmi une partie des élites, en particulier face à une Allemagne dont la vitalité démographique faisait peur. Une des figures majeures de la démographie française, Alfred Sauvy, sera par exemple, sa vie durant, un apôtre du natalisme<sup>27</sup>. On n'est pas surpris d'ailleurs de voir Giraudoux citer l'Alliance nationale contre la dépopulation<sup>28</sup>, organisme de propagande nataliste fondé en 1896 par Jacques Bertillon, frère du célèbre criminologue français. Dans *Les 4 mystères de la démographie française*<sup>29</sup>, Hervé Le Bras a montré de façon plus générale que cette question de la dénatalité est l'un des quatre grands thèmes qui traversent la pensée démographique française, lui donnant la cohérence d'une quasi-idéologie résistant au temps et aux transformations de la réalité. Les trois autres thèmes de cette pensée en sont le vieillissement de la population, le danger d'une forte immigration étrangère et la désertification de la plus grande partie du territoire du fait de la concentration urbaine. On notera que ces thèmes s'allient aussi dans l'approche girauducienne de la question démographique<sup>30</sup>. C'est surtout vrai pour la question de l'immigration qui est examinée dans la deuxième moitié du chapitre « La France peuplée » ; nous y reviendrons.

Dans ce cadre, les mesures hygiénistes participent d'abord d'un souci de préservation du peuple français afin de lui permettre d'accomplir son destin. Le bilan que Giraudoux dresse de la situation contemporaine est à la fois précis, détaillé et d'un ton particulièrement alarmiste. On y retrouve cette tension que nous soulignons plus haut entre réalité idéale de

la France et existence actuelle dont la juxtaposition tend à faire de notre nation un oxymore – un peu à la façon dont chez Agrippa d’Aubigné le monde des guerres de religion, la royauté par exemple, est une réalité inversée, trahison de ce qu’elle devrait être dans un monde conforme à l’ordre divin :

Voyez les statistiques. La France est le pays d’Europe le plus sain et elle est aussi celui où l’on meurt le plus. Le type français est un des plus vigoureux qui soient, et le Français succombe à des maladies rendues inoffensives aux Philippines ou à Panama. La race française est prolifique, et il n’y a pas d’excédents de naissances sur les décès. Je crois exprimer aussi une vérité incontestable en disant que le médecin français n’est primé par aucun autre, mais, hélas ! le malade français le lui rend bien.

Et le bilan se poursuit inexorable :

Le sport, qui doit donner à la race sa qualité, est en jachère. Le certificat prénuptial, qui doit lui donner sa santé, n’est gratuit que dans un seul département : l’Aisne. Aucune doctrine d’Etat de l’eugénisme, empirique ou théorique ; et les quelques entreprises particulières, celle si remarquable de Strasbourg<sup>31</sup>, où un philanthrope a créé la république moderne, sont ignorées de nos services d’hygiène. On dirait qu’en France ce n’est pas seulement le médecin, mais aussi le malade qui est tenu au secret professionnel. Nombre de maladies, qui dans les autres pays sont obligatoirement dénoncées, isolées, guéries de force, la tuberculose par exemple, ne sont sujettes à la déclaration ni du médecin ni de la famille. L’avortement sévit impunément, diminuant de moitié le nombre de nos naissances. Toute maladie contagieuse est un mal qui se soigne en famille.<sup>32</sup>

Si l’on se tourne vers les historiens de l’hygiénisme, le procès de l’incurie des autorités et du retard français face à d’autres pays d’Europe semble justifié. Ainsi, Lion Murard et Patrick Zylberman, se penchant sur l’histoire du ministère de la Santé Publique, mettent en contraste situation française et situation anglaise, soulignant – tout au moins

jusqu'en 1937-38 – pour la France l'absence de budget conséquent pour un ministère encore récent (1920), des effectifs trop restreints et un manque d'influence<sup>33</sup>. N'oublions pas que la réflexion hygiéniste au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles participe de ce mouvement de fond qui se développe dans les sociétés occidentales à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et que Michel Foucault a défini comme biopolitique. C'est à l'Etat au premier chef d'assurer la santé de la population par un travail législatif et une série de mesures concrètes, s'assurant ainsi le pouvoir sur les corps. Le chapitre que nous examinons s'achève d'ailleurs sur l'appel à la création d'un « ministère de la Race », d'un « ministère de la Défense nationale [...] qui comprendra ces trois bureaux : bureau de la lutte contre la mortalité française, au taux inadmissible ; bureau en faveur d'une natalité qui ne demande qu'à être sollicitée ; bureau des naturalisations : le ministère de la Paix. » On retrouvera d'ailleurs chez Robert Debré, un des fondateurs de la pédiatrie française, engagé dans la Résistance au sein du Front National et auteur avec Alfred Sauvy de l'ouvrage *Des Français pour la France* (1946) l'idée de « l'instauration d'un seul et grand ministère qui [...] ne se contenterait point d'englober médecine préventive et médecine curative, mais l'immigration, la naturalisation, et jusqu'au peuplement et à l'urbanisme. »<sup>34</sup>

Parmi les remèdes envisagés à cette situation catastrophique, retenons le sport, « véritable docteur des nations », « qui a sauvé la race anglaise, qui a redonné sa conscience à la Bohême »<sup>35</sup>. Il ne nous est pas possible dans le cadre de cet article d'accorder à la question du sport chez Giraudoux toute la place qu'elle mériterait. Contentons-nous de noter qu'ici encore le rôle donné par Giraudoux au sport dans la régénérescence du peuple français est pour lui une occasion de réaffirmer cette unité complémentaire du corps et de l'esprit qu'on retrouve comme un leitmotiv dans l'ensemble de son œuvre. C'est l'ignorance d'une telle unité qui conduit les autorités à mépriser le sport : « Cette condition inférieure qui a été faite dans les hauts conseils au sport [...] vient aussi de ce sentiment qu'en lui faisant la part trop belle on diminuait celle de l'esprit. » Et plus loin, affirmation qui peut surprendre : « Pourquoi ne s'avise-t-on pas que la prise de la Bastille a libéré non seulement l'esprit du Tiers Etat, mais son corps ? »<sup>36</sup> Cette volonté de redonner au corps sa place et ce refus d'une dichotomie héritée en partie de la morale chrétienne rappelle les paroles de Matamua dans le *Supplément au Voyage de Cook*, donné en 1935, en complément de la *Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Le Tahitien, surpris par le mépris du corps exprimé par Mr. Banks, naturaliste de l'expédition

et porte-parole de la morale anglicane, affirme au contraire le nécessaire accord du corps et de l'âme : « Alors c'est curieux qu'un esprit parfait se plaise dans un logis ignoble. Vous devez vous tromper, en Angleterre, Mr. Banks. Ou vos corps sont mieux que vous ne croyez, ou vos âmes sont moins bien. Les nôtres sont plus difficiles. Elles ne viennent à nous que parce que le corps tahitien est beau, agile, parce qu'il est le plus beau vêtement sur cette terre [...] »<sup>37</sup> L'espace tahitien est le lieu utopique où le divorce occidental entre corps et esprit ou corps et âme est résorbé – tout comme la pratique du sport a su le faire disparaître de certains pays européens<sup>38</sup>. Dans *Sans Pouvoirs*, où il consacre un chapitre entier au sport, Giraudoux en fait le moyen de remonter le temps et rejoindre une origine qui précède l'âge de la faute : « D'une humanité gluante et ânonnante et odorante, il [l'homme sportif] est, par un film tourné à rebours, placé à cet état de fraîche naissance et de facilité où Adam fut trouvé par le premier jour du monde, seul vrai départ, même pour nos contemporains. »<sup>39</sup> On se souviendra qu'à la fin de *Juliette au pays des hommes* (1924), lorsque l'héroïne après son périple initiatique retrouve Gérard, son fiancé, elle le surprend se baignant dans une rivière : la nudité du corps sportif du jeune homme prend dans ces pages la même valeur que dans le chapitre « Le sport » de retour à un temps originel précédant l'histoire, temps d'harmonie avec le monde naturel qu'incarnait aussi l'utopie tahitienne : « Il se leva d'un bond, se suspendit à un arbre, faisant de son corps à une branche connue la pesée que devaient faire d'eux-mêmes les magdaléniens soucieux de leur santé, de leur poids, et qui surveillaient leur régime. »<sup>40</sup> Et plus loin, « prêtées provisoirement à ce corps en liberté, la tête et les mains elles-mêmes se donnaient elles aussi à cette ardeur primitive et inconnue que se transmettaient depuis des milliers d'années les ascendants de Gérard, au-dessous des braies, des manches à crevés, des péplums et des justaucorps.[...] Autour de lui, tous les animaux, les arbres, les rochers reprenaient cette vraie proportion de la nature à l'homme, qui disparaît dès que l'homme a mis des talons. Tous ces rapports habilement contradictoires qu'homme et nature entretenaient entre eux aux époques de la création, de propriétaire à esclave, de nain à géant, d'esprit à matière, ressuscitaient. »<sup>41</sup>

Les réticences manifestées par Giraudoux face au recours à l'immigration pour résoudre le problème de la dénatalité française renvoient elles aussi à des préoccupations hygiénistes, avant tout de préservation de la « race française ». Il s'inquiète d'abord d'une immigration non contrôlée, ne refoulant pas « tout élément qui pouvait corrompre une

race qui doit sa valeur à la sélection et à l'affinement de vingt siècles »<sup>42</sup> et souhaite un « ministère de physiologie et de psychologie »<sup>43</sup> ayant « le droit d'exiger des étrangers qu'ils soient sains, vigoureux, sans tare mentale ou physique. » Mais cette volonté de contrôle se double d'une ambition plus grande dans laquelle l'immigration est conçue comme un moyen d'œuvrer à l'élaboration d'un type idéal. Ce n'est pas un hasard si, quand il évoque « un de ces fonctionnaires supérieurs du bureau d'immigration » qu'il a connu en Amérique, les métaphores qui viennent sous la plume de Giraudoux sont celles de l'éleveur, puis de l'artiste créateur : « C'était le défenseur le plus acharné de la race américaine, et on eût dit que c'était cette prévention, cet amour pour elle qui dictait son choix. Il tenait d'abord de l'éleveur, il excluait systématiquement celui qui était laid, celui qui était infirme. Mais il était aussi un sculpteur, un peintre : il admettait un immigrant menacé de renvoi à cause d'une couleur de cheveux sympathique, à cause d'une expression de son visage ou de ses yeux. Quelle mission plus belle que celle de modeler avec amour sa race ! » Une telle conception démiurgique du rapport à la race – terme qui, nous le rappelons, ne doit pas être conçu comme renvoyant à une réalité purement biologique, mais davantage à « un type moral et culturel » – nous situe à proximité de la pensée eugéniste qui a connu quelques représentants en France<sup>44</sup>. A travers l'Histoire, la race française s'est créée, semble-t-il, naturellement ; plus exactement, elle est l'œuvre de la France elle-même, comme si la nation était l'artiste qui avait créé le peuple à la façon d'une œuvre d'art. Giraudoux définit ainsi la seconde fonction du « ministère de physiologie et de psychologie » : « Il a, en second lieu, le devoir de veiller strictement aux règles générales qui ont donné ce type humain assez remarquable, le Français constitué. Ces règles sont formelles. La France les a indiquées clairement par les réactions de son Histoire. Par l'invasion, l'infiltration, l'appel, elle a admis chez elle, outre nos frères suisses et belges, la race anglo-saxonne, la scandinave, la germanique, la latine. Des races qui ne peuvent rien pour sa race, elle a su fort bien se débarrasser dès leur première insistance. Poitiers l'a débarrassée des Arabes et des Noirs ; Châlons des Asiatiques. »<sup>45</sup> Au contraire, l'Etat, imprévoyant, ne sait pas respecter les règles rappelées ici par Giraudoux : « il a favorisé l'irruption et l'installation en France de races primitives ou imperméables, dont les civilisations, par leur médiocrité ou leur caractère exclusif, ne peuvent donner que des amalgames lamentables et rabaisser le standard de vie et la valeur technique de la classe ouvrière française. »<sup>46</sup> On le voit, pour Giraudoux, il y a une

rupture entre une tradition historique, de nature franchement téléologique, où finalement la France est l'actrice de sa propre naissance – n'oublions pas qu'il y a pour lui une éternité de la France : la race française qui s'élabore à travers le temps, c'est fondamentalement une essence intemporelle qui s'incarne dans la temporalité, une « déclaration » – et un présent de décadence où à l'action naturelle de la France s'est substituée celle de l'Etat, incapable de respecter les « règles » de formation du type humain français<sup>47</sup>. C'est comme si la nature du présent était d'être chute hors de l'éternité, introduction du principe de différence au sein de l'identité. C'est en cela que le présent est fondamentalement temps de crise.

La dimension hygiéniste dans l'intérêt que Giraudoux manifeste pour l'urbanisme, thème qui occupe une place importante dans *Pleins Pouvoirs* est elle aussi évidente<sup>48</sup>. Dès 1928, dans le manifeste publié dans *Le Temps*<sup>49</sup> qui accompagne la création de la Ligue urbaine dont Giraudoux est le vice-président<sup>50</sup>, l'approche hygiéniste se conjugue à l'approche urbaniste et on trouve les thèmes qui ne cesseront de réapparaître jusqu'à *Pleins Pouvoirs*, en particulier dans le chapitre III, « La France moderne : notre vie » : l'insalubrité de l'air de la capitale, le trop peu d'espace accordé aux parcs et jardins<sup>51</sup> avec en particulier l'occasion scandaleusement perdue de la démolition des fortifications, la politique incohérente des lotissements qui entraîne une urbanisation de la banlieue anarchique et contraire aux exigences de l'hygiène. Il suffira de relire les pages 88 et 89 de *Pleins Pouvoirs* pour se convaincre de la permanence des thèmes.

Il convient de reprendre la définition que propose Giraudoux de l'urbanisme dans *Sans Pouvoirs* où il consacre un chapitre à cette question : « par urbanisme, on entend l'ensemble des mesures par lesquelles une nation s'assure le rythme et la tenue de la vie moderne »<sup>52</sup>. Dans *Pleins Pouvoirs*, la tâche assignée à l'urbanisme, ici défini comme ce qui prend en charge « l'aménagement et l'atmosphère de leur [les citoyens] vie », est tout aussi claire : « Si la cité ne fait pas de l'hygiène un souci primordial, le citoyen y vit dans un pénible équilibre corporel. Si la cité n'est pas organisée pour rendre ses déplacements rapides, sa demeure confortable et digne, il y vit dans les difficultés et la déchéance. Chaque citoyen, quelle que soit sa classe, a droit à la même santé, aux mêmes facilités de ses allées et venues ; chaque quartier doit lui fournir les mêmes éléments d'agrément, d'éducation et de beauté que les quartiers dits autrefois de luxe. »<sup>53</sup> Tout cela afin d'assurer ce « citoyen de premier ordre », nécessaire à une « nation de premier ordre ». Il est d'ailleurs intéressant de noter que

Giraudoux donne au théâtre une fonction somme toute fort proche de régénération. « Le rôle du théâtre est de faire un peuple qui tous les matins se réveille joyeux à l'idée de jouer sa partie dans l'Etat »<sup>54</sup> ; les paroles que Jouvet adresse dans l'*Impromptu de Paris* au représentant de l'Etat font échos à celles de Giraudoux dans le chapitre « L'urbanisme » de *Sans Pouvoirs* : « Chaque citoyen à son berceau a droit à sa nation toute neuve, à une nation de l'époque, du jour. »<sup>55</sup> Nous y retrouvons avec des variantes le thème fondateur de la sensibilité girauducienne, celui du renouveau et du retour à l'origine. De même, le rôle du théâtre est aussi de rendre la langue d'un peuple à sa véritable nature et à sa pureté originelle : « lorsqu'un écrivain lui [au public] révèle que la prose n'est pas lâche, pas sale, pas obscène, pas facile, il ne demande pas mieux que de le croire, et s'émeut de voir tout à coup, au lieu de cette monnaie-papier qu'est le style théâtral, l'acteur et l'actrice échanger des phrases qui lui révèlent que ce qu'un peuple possède de plus précieux, son langage, a aussi une encaisse d'or. »<sup>56</sup> On comprend que l'enjeu est finalement le même ; le refus du « style théâtral » et le parti pris d'une écriture véritable à la scène participent d'une hygiène de la langue tout comme l'aménagement de la ville participe d'une hygiène de la vie citoyenne. Langue et corps finalement ne font qu'un.

\*\*\*\*\*

Nous avons examiné jusqu'ici avec insistance combien les propositions « hygiénistes » de Giraudoux à la fois s'inséraient dans un projet de régénération du peuple français qui pourrait lui rendre son rôle dans le concert des nations et rencontraient en même temps les préoccupations de ses contemporains autour des thèmes natalistes et de protection de la race. Nous aimerions pour finir choisir une approche privilégiant la sensibilité de Giraudoux, son rapport sensible au corps en-deçà des discours d'époque que nous avons jusqu'ici évoqués. L'idéal du corps régénéré que nous avons évoqué s'origine dans un sentiment de dégoût devant la déchéance corporelle qui s'exprime avec une grande violence à plusieurs reprises dans l'œuvre, comme s'il y avait une ambivalence extrême dans le rapport au corps que le sport peut élever à l'état rêvé de transparence<sup>57</sup>, mais qui peut tout aussi bien devenir un objet d'abjection<sup>58</sup>. Le refus de Giraudoux des « races primitives et imperméables » qui « dénature » notre pays, exprimé en des images alliant animalité

et souillure<sup>59</sup>, relève de ce sentiment profond, tout comme la condamnation de l'homme incapable d'élever son corps à cet état d'invisibilité que procure le sport : « Tout humain mal tenu, gourdu ou voûté se cramponne aux autres et les entrave par des adhérences lamentables : il tire perpétuellement sur l'œil, sur le cœur, sur le bras, sur la conscience de ceux avec lesquels il vit, et pour la société qui résiste à la tentation de le tuer, solution de Sparte et de tant d'autres civilisations, il ne reste qu'un remède, le sport. »<sup>60</sup> Il faudrait aussi citer les pages de *Combat avec l'ange* où « tous les affiliés de la misère et de la souffrance » viennent assiéger Maléna, soudain devenue honteuse de son bonheur avec le narrateur et avide de malheur ; pages d'une rare violence où le monde d'équilibre et d'aise rêvé par Giraudoux semble vaciller sous l'assaut de l'abject : « [...] l'humanité n'est pas caste à se priver du plaisir, dès que s'offre l'occasion, de montrer son visage rongé. Il s'agissait de le montrer à une jeune femme, c'était plus excitant encore. [...] Ils [tous les maux] venaient eux-mêmes, dans leur personification la mieux réussie, comme s'il s'agissait de toucher Maléna par la saleté, la gangrène et le pus, comme pour une contamination. »<sup>61</sup> Sans doute, l'angoisse face à l'abject qui conduit Giraudoux à rêver la France comme un lieu préservé et retiré de la déchéance physique s'exprime le mieux dans les pages écrites à propos de Fontranges apprenant la maladie sexuelle qui a frappé son fils : « La désolation de Fontranges fut sans limites. [...] La vie n'avait plus de sens pour lui. A lui, qui tuait impitoyablement les chiens de chasse atteints d'ophtalmie, les chevaux couronnés, qui insultait en pensée les pommes véreuses, à la place d'un enfant immortel, Paris rendait un fils miné par le fléau le plus pernicieux de l'humanité, et aussi le plus vulgaire. [...] Mais, surtout, puni d'avoir trié dans la vie tout ce qui est sain, honorable, beau, il restait seul en faillite dans un entrepôt de richesses, de santés, et d'honneurs inutiles, tandis que son fils se retrouvait pour toujours sur le côté méprisé. »<sup>62</sup> On sait que cette crise traversée par le vieil aristocrate, coïncidant avec l'éclatement de la Première Guerre Mondiale, le conduira à Paris et à la rencontre d'Indiana, prostituée et toxicomane, dans une logique d'expiation et de compassion avec son fils – logique d'expiation qu'on retrouvera avec le personnage de Maléna évoqué plus haut. On sait aussi que Jacques, le fils souillé par la maladie, lui, disparaîtra dans le conflit.

Pierre d'Almeida dans son essai sur *L'image de la littérature dans l'œuvre de Jean Giraudoux* notait que « Giraudoux rêvait le “beau langage” comme un vernis qui transfigurerait le réel, le “filtrerait” »<sup>63</sup> et qu'un doute pesait à la fin de son existence sur cet idéal. Il

soulignait en particulier « l’ambiguïté des dernières œuvres » qui lui paraissait « l’expression d’un doute essentiel » ; se référant à *Mirage de Bessines*, où le héros en vient à croire que « sa ville d’enfance, que son enfance contenait un venin », il affirmait : « La cité humaine serait-elle détruite non par une agression extérieure, mais par sa propre fragilité, par sa propre perversité ? »<sup>64</sup> Il nous semble que le rêve de la cité parfaite que traduisent les pages de *Pleins Pouvoirs* et les mesures hygiénistes censées entre autres permettre sa réalisation, eux aussi, tentent d’affronter cette angoisse et cette menace, mais par la mise à distance et l’exclusion de ce qui prend la figure de l’abjection. La solution esquissée par un personnage romanesque, Fontranges, qui acceptait la mise en péril de ses valeurs fondatrices avait peut-être le mérite d’assumer avec plus d’audace la présence de l’abject.

## NOTES

- 1 Sur la question de l’hygiénisme en général, on pourra lire l’introduction générale de l’ouvrage dirigé par Patrice Bourdelais, *Les Hygiénistes. Enjeux, modèles et pratiques*, Paris, Belin, 2001 ; le compte rendu par Marc Renneville « Le propre de l’ordre Hygiénisme et biopolitique en République » du livre de Lion Murard et Patrick Zylberman, *L’Hygiène dans la république*, Paris, Fayard, 1996, dans *La Revue de synthèse*, 4<sup>e</sup> s. n°4, oct-déc. 1999, p.621-635, [https://www.academia.edu/3577948/Le\\_propre\\_de\\_l\\_ordre\\_Hygi%C3%A9nisme\\_et\\_biopolitique\\_en\\_R%C3%A9publique](https://www.academia.edu/3577948/Le_propre_de_l_ordre_Hygi%C3%A9nisme_et_biopolitique_en_R%C3%A9publique) (consulté le 3 mars 2015) ; sur l’hygiénisme au XIX<sup>e</sup> siècle, on pourra lire Gérard Jorland, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 2010 et le compte rendu de Thomas Le Roux, « Le siècle des hygiénistes », sur le site La Vie des idées, <http://www.laviedesidees.fr/Le-siecle-des-hygienistes.html> (consulté le 3 mars 2015).
- 2 Jean Giraudoux, *De Pleins Pouvoirs à Sans Pouvoirs*, Paris, Julliard, 1994. La préface de Pierre d’Almeida retrace de façon précise la genèse de ces textes et montre bien la continuité des préoccupations giralduciennes à propos de ces thèmes.
- 3 On trouvera l’essentiel des textes de Giraudoux sur l’urbanisme et sur le sport dans les *Cahiers Jean Giraudoux 22*, *Jean Giraudoux et le débat sur la ville 1928-1944*, Paris, Grasset, 1993 et *CJG 12 Giraudoux retrouvé II, Le chroniqueur sportif*, Paris, Grasset, 1983. Pour les rapports entre Giraudoux et la question urbaine, on lira avec profit les études qui accompagnent ces textes dans *CJG 22*, en particulier celle de Cécile Chombard-Gaudin et celle de Rémi Baudouï ; l’article de Pierre Charreton, « Une poétique du sport » (*CJG 12*), offre

- un excellent recensement des thématiques et problématiques dominantes dans les chroniques sportives.
- 4 « L'urbanisme et le rôle présent de l'écrivain », extrait d'une conférence prononcée à l'occasion du dîner La bonne Marmite, en mai 1935, recueilli dans les *CJG* 22, p.53.
- 5 *PP*, p.31.
- 6 *Littérature*, Paris, Gallimard, 1994.
- 7 *Ibid.*, p.9-10.
- 8 *PP*, p.35-38. Par exemple, « Croire que le combat que nous avons à livrer est un combat de démocratie contre tyrannie, c'est accepter une confusion dangereuse. C'est rejeter sur une Allemagne et sur une Italie qui n'y sont pour rien la responsabilité d'un souci mortel, mais purement interne, que nous nous ingénions [...] à dissimuler sous les angoisses extérieures. »
- 9 C'est-à-dire « notre littérature et nos arts ».
- 10 *Ibid.*, p.33.
- 11 « C'est ce diagnostic que nous allons faire maintenant. » *PP*, p.133.
- 12 Pierre Vidal-Naquet, « Sur *Pleins Pouvoirs* » in *Figures juives chez Jean Giraudoux*, *CJG* 21, Paris, Grasset, 1992. Cet article de Pierre Vidal-Naquet est une des plus pénétrantes et plus judicieuses approches de la question de l'antisémitisme reproché parfois à Giraudoux ; il remplace avec pertinence et sans aucune complaisance les pages les plus controversées de l'auteur dans le mouvement général de l'essai *Pleins Pouvoirs*. Sur la question de l'antisémitisme et du racisme de Giraudoux, nous sommes en plein accord avec ses positions.
- 13 *PP*, p.131.
- 14 *Ibid.*, p.43. Ces lignes sur le destin de la France font écho aux paroles de Jovet dans *L'Impromptu de Paris*, représenté pour la première fois en décembre 1937, lorsqu'il déclare à Robineau, le représentant de l'Etat : « La destinée de la France est d'être l'embêteuse du monde. Elle a été créée, elle s'est créée pour déjouer dans le monde le complot des rôles établis, des systèmes éternels. [...] Tant qu'il y aura une France digne de ce nom, la partie de l'univers ne sera pas jouée, les nations parvenues ne seront pas tranquilles, qu'elles aient conquis leur rang par le travail, la force ou le chantage. [...] Son rôle n'est pas de choisir prudemment entre le mal et le bien, entre le possible et l'impossible. Alors elle est fichue. » (*TC*, p.722)
- 15 Nous n'hésitons pas à écrire ce mot dans le sens où la France est de façon constante, dans un mouvement platonicien, sur le plan des idées. L'hésitation ou la rectification dans la citation précédente de Jovet dans *L'Impromptu* est d'ailleurs significative : « Elle a été créée, elle s'est créée ». Giraudoux, par la voix de son personnage, introduit une hésitation non tranchée sur la nature même de l'Histoire : mouvement par lequel une essence préexistante se révélerait ou scène où des entités nationales construirait librement leur destin. Nous y reviendrons.

- 16 *PP*, p.73.
- 17 *Id.*, p.76.
- 18 André Job, « Le corps fantasmé de la nation », *CJG 18*, p.137-150.
- 19 *L'impromptu de Paris*, 6, TC, p.723.
- 20 *PP*, p.119. L'extrait est analysé par André Job dans l'article cité où il remarque justement : « la France est pour Giraudoux un être "qui ressent, goûte et perçoit", *un corps*, partant un organisme menacé par les maladies et par le dépérissement. »
- 21 Cet apparent paradoxe mériterait d'être examiné plus longuement sous d'autres angles. On peut par exemple se souvenir de la réplique d'Electre, exigeant la justice et la vérité face à Egisthe soucieux de préserver la ville d'Argos : « Il est des regards de peuple mort qui pour toujours étincellent. » (*Electre*, II, 8, TC, p.674)
- 22 *PP*, p.56.
- 23 *Electre*, II, 8, TC, p.674.
- 24 *PP*, p.51-52.
- 25 Rappelons que chez Giraudoux, le terme de race reste, comme souvent à l'époque, un concept assez flou qui ne coïncide pas avec une définition strictement biologique. « La race française est une race composée. » (*PP*, p.61) Cette affirmation évoque par exemple celle d'Adolphe Pinard (1844-1934), un des pères de l'obstétrique française et un des promoteurs de l'eugénisme en France, dont Giraudoux évoque d'ailleurs avec respect la figure (« un savant clairvoyant comme était le professeur Pinard », *PP*, p.57) : « La nation française relève d'un mélange de races. La France est un merveilleux creuset où des éléments disparates peuvent venir se fondre. » (A. Pinard, *Eugénique*, III-5, 1924, p.158, cité par Anne Carol, *Histoire de l'eugénisme en France*, Paris, Seuil, 1995, p.143). Les remarques d'Anne Carol à propos de la contradiction interne propre au concept de race chez les eugénistes français, où les définitions politique et biologique, pourtant incompatibles, coexistent, pourraient s'appliquer sans problème à l'usage giralducien de la notion. Voir Anne Carol, p.137-145. Plus généralement, un tel usage flou du terme, jusque dans les publications scientifiques, est caractéristique de l'époque. En 1936, Henri Sellier, ministre de la Santé Publique sous le Front Populaire et qui avait salué dans une lettre les articles de Giraudoux dans *Marianne* (voir *CJG 22*, p.101-102) écrit : « il est urgent de défendre la race contre la certitude de la dégénérescence et de la destruction que les lamentables statistiques de la natalité, de la maladie et de la mort laissent apparaître. » (H. Sellier cité dans *Prophylaxie antivénérienne*, octobre 1936, cité par Virginie De Luca, « Natalisme et hygiénisme en France de 1900 à 1940. L'exemple de la lutte antivénérienne », *Populations*, 2009, 3 (vol.64), [http://www.cairn.info/zen.php?ID\\_ARTICLE=POPU\\_903\\_0531#no10](http://www.cairn.info/zen.php?ID_ARTICLE=POPU_903_0531#no10) (consulté le 7 mars 2015).
- 26 Pierre d'Almeida, « Giraudoux dans la dialectique des Lumières », *CJG 18*, 1989 ; en particulier, les pages 157-159 pour le contexte historique et idéologique de l'époque.

- 27 Dans ses projections réalisées en 1932, il prévoyait pour 1975 une population française comprise entre 31 et 39 millions. Alfred Sauvy : « Calculs démographiques pour la population française jusqu'en 1980 », *Journal de la Société de statistique de Paris*, 1932, p.19-347, cité dans *Population et Sociétés, Bulletin mensuel d'informations démographiques, économiques, sociales*, décembre 1978, n°119. [https://www.ined.fr/fichier/s\\_rubrique/18858/pop\\_et\\_soc\\_francais\\_119.fr.pdf](https://www.ined.fr/fichier/s_rubrique/18858/pop_et_soc_francais_119.fr.pdf) (consulté le 7 mars 2015)
- 28 Citée par Giraudoux p.60 de *Pleins Pouvoirs* : « Je vous renvoie aux bulletins terriblement instructifs des prévisions détaillées de l'Alliance nationale contre la dépopulation, qui mène depuis de nombreuses années le bon combat. » On trouvera une présentation succincte de l'Alliance dans la deuxième partie de l'article de Virginie De Luca, « Reconquérir la France à l'idée familiale La propagande nataliste et familiale à l'école et dans les casernes (1920-1939) », *Populations*, 2005, 1-2 (vol.60) <http://www.cairn.info/revue-population-2005-1-page-13.htm#pa6> (consulté le 7 mars 2015).
- 29 Sur l'importance du thème de la dénatalité dans l'entre-deux-guerres, voir Hervé Le Bras, *Les 4 mystères de la population française*, Paris, Editions Odile Jacob, 2007.
- 30 Giraudoux évoque par exemple, sans aucunement en faire un thème central, « la solitude de nos campagnes désertées » (*PP*, p.60). Dans le chapitre suivant, consacré à l'urbanisme, il note : « L'équilibre d'un pays ne lui [à la France] est plus suffisamment fourni par sa classe agricole, qui s'amenuise chaque jour, par sa campagne, de plus en plus vide. La population du monde s'entasse de plus en plus dans les villes. » (*PP*, p.76)
- 31 Giraudoux fait probablement référence à la Cité-jardin Ungemach, créée à Strasbourg dans les années 1920 par Charles-Léon Ungemach, industriel alsacien. Voir Stéphane Jonas, « Les jardins d'Ungemach à Strasbourg : une cité-jardin d'origine nataliste » in *L'urbanisme à Strasbourg au XX<sup>e</sup> siècle. Actes des conférences organisées dans le cadre des 100 ans de la cité-jardin du Stockfeld*, Ville de Strasbourg, 2011, p. 84 (consulté le 3 mars 2015).
- 32 *PP*, p.54-55.
- 33 Lion Murard et Patrick Zylberman, « Mi-ignoré, mi-méprisé : le ministère de la santé publique », 1920-1945, *Les Tribunes de la santé*, 2003/1 (no 1) <http://www.cairn.info/revue-les-tribunes-de-la-sante-2003-1-page-19.htm> (consulté le 7 mars 2015)
- 34 *Ibid.*
- 35 *PP*, p.58. Sur la question du sport et de la place qu'il occupe à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en France, on se reportera à Georges Vigarello, *Le sain et le malsain*, Paris, Seuil, 1993. En particulier, les pages 275 et suivantes.
- 36 *Ibid.*, p.58. On trouvera de même dans *Sans Pouvoirs* cette définition du sport : « Une recette morale dont l'exercice est physique. »
- 37 *Supplément au Voyage de Cook*, I, TC, p.560. On pourrait citer aussi dans cette pièce la

- description des mineurs à la sortie de la mine qui donne le spectacle des corps des ouvriers anglais, éreintés par le travail (scène IV, p.568)
- 38 Dans *Pleins Pouvoirs*, Giraudoux donne en exemple la race anglaise, la Bohême, les peuples baltes, l'Allemagne ; dans *Sans Pouvoirs*, l'Anglais, le Suédois et l'Allemand (p.253).
- 39 *Sans Pouvoirs*, p.250.
- 40 *Juliette au pays des hommes*, ORC I, p.869.
- 41 *Ibid.* P.870. Pour mieux explorer la signification dont Giraudoux charge le sport dans son œuvre romanesque, il faudrait revenir sur le fait que la victoire de Maléna dans sa « lutte contre l'ange » se manifeste par une réconciliation avec son corps, qu'elle « retrouve » en reprenant, nue, ses exercices quotidiens de gymnastique suédoise sous l'œil d'Amparo, sa bonne et nourrice (*Combat avec l'ange*, ORC II, p.456). On pourrait aussi évoquer la pratique de la natation dans *Aventures de Jérôme Bardini*, en particulier lorsque le héros et Stéphy nagent près de New York (*ORC II*, p.56-59)
- 42 *PP*, p.64.
- 43 *PP*, p.65.
- 44 En 1907, durant la traversée qui l'amenait aux Etats-Unis, Giraudoux s'était lié d'amitié avec Armand Carrel, chirurgien et biologiste, futur prix Nobel (1912), auteur en 1935 d'un livre qui connaîtra un énorme succès, *L'homme, cet inconnu*, où il développait des thèses natalistes et eugénistes. Il le reverra en 1908 à New York. En 1942, dans son projet de Ligue urbaine, apparaît le nom de Carrel, alors régent de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains, créée par le régime de Vichy, qui avait pour objet « l'étude, sous tous ses aspects, des mesures les plus propres à sauvegarder, améliorer et développer la population française dans toutes ses activités ». Voir Guy Tessier et Mauricette Berne, *Les vies multiples de Jean Giraudoux*, Paris, Grasset, 2010, p.56, 61, 401.
- 45 *PP*, p.65.
- 46 *PP*, p.67. Sur l'idéologie raciale qui traversait la pensée des élites françaises de la III<sup>e</sup> République, on se reportera aux ouvrages de Carole Reynaud-Paligot, *La République raciale*, Paris, PUF, 2006 et *Races, racisme et antiracisme dans les années 1930*, Paris, PUF, 2007.
- 47 On se souvient du « elle a été créée, elle s'est créée » de Jouvett dans *l'Impromptu*, cité plus haut, et de l'ambiguïté que les deux variantes introduisaient quant à la nature de la France et de son Histoire.
- 48 Cet intérêt est ancien : on connaît les liens qui ont uni l'auteur dès la fin de la Première Guerre Mondiale à Raoul Dautry, futur ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme de la Libération, à cette époque ingénieur à la Compagnie de chemin de fer du Nord et à ce titre maître d'œuvre dans les années 1920 de la construction de cités-jardins qui, par leur ambition urbaniste et hygiéniste, pourraient apparaître comme la réalisation partielle et locale de la ville que Giraudoux appelle de ses vœux. Sur les cités-jardins réalisée par Raoul Dautry, voir

- Odette Hardy-Hémery, « Les cités-jardins de la Compagnie du chemin de fer du Nord : un habitat ouvrier aux marges de la ville », *Revue du Nord*, 2008/1 (n° 374). [http://www.cairn.info/zen.php?ID\\_ARTICLE=RDN\\_374\\_0131](http://www.cairn.info/zen.php?ID_ARTICLE=RDN_374_0131) (consulté le 3 mars 2015). On rappellera, comme nous l'avons signalé, qu'Henri Sellier, militant socialiste, maire de Suresne, ministre de la Santé Publique sous le Front Populaire et autre grand promoteur des cités-jardins – il en réalisera quinze entre 1922 et 1938 en banlieue de Paris – envoi au directeur de *Marianne* une lettre pour manifester son « intérêt très vif » pour les articles publiés par Giraudoux dans cette revue en 1933 autour du problème de l'urbanisme. La lettre peut être lue dans *CJG* 22, p.101-102.
- 49 *CJG* 22, p.109-112. Dautry fait partie des membres fondateurs de cette Ligue. Elle n'aura qu'une existence éphémère, en raison du décès dès 1930 de son président, Jean Claude Nicolas Forestier, paysagiste et urbaniste de la ville de Paris, dont l'importance dans l'aménagement des parcs de la ville est centrale et que Giraudoux chantera au début du chapitre III de *Pleins Pouvoirs*, « La France moderne : notre vie ».
- 50 Le projet d'une ligue, devenue Ligue urbaine et rurale sera repris durant l'Occupation. Elle ne verra le jour qu'après la mort de Giraudoux. On trouvera les détails de sa gestation dans l'article de Cécile Chombard-Gaudin, « Giraudoux et l'urbanisme sauveur », *CJG* 22, p.41-49.
- 51 On connaît l'importance du thème du jardin, et du Jardinier, chez Giraudoux : le jardin, tel qu'il apparaît en particulier dans *Electre*, apparaît comme l'espace qui pourrait permettre une sortie du tragique. A l'inverse, il n'est pas inutile de citer comme contre-exemple la description du square où Maléna observe le « malheureux » qu'elle souhaitait rencontrer : « Elles [Maléna guidée par Nancy vers « le visage du malheur »] revinrent vers un square. Un triangle en forme de guillotine. Trois bancs. Un distributeur de tickets. Une vespasienne. Trois arbres nains emprisonnés. Un square, quoi. » (*Combat avec l'ange, OC II*, p.343) Nous avons ici le portrait type de l'anti-jardin, de ce que Giraudoux condamne dans la politique urbaine parisienne.
- 52 *SP*, p.238.
- 53 *PP*, p.76.
- 54 *L'Impromptu de Paris*, 4, TC, p.721.
- 55 *SP*, p.238.
- 56 « Discours sur le théâtre », *Littérature*, p.206.
- 57 « l'homme sportif n'a pas de corps, ni pour lui, ni pour les autres. Il n'est pas vu, comme l'homme qui a une voix juste n'est pas entendu, comme l'homme qui se lave n'est pas senti. » (*SP*, p.250)
- 58 Ce n'est pas sans penser à Julia Kristeva et ses *Pouvoirs de l'horreur* que nous employons le terme d'abjection ; une mise en rapport de Giraudoux et Céline autour des thèmes de la santé,

- du corps et de l'abjection pourrait se révéler intéressante.
- 59 « Nous les [ceux qui ont choisi notre pays parce qu'il reste le seul chantier ouvert de spéculation ou d'agitation facile] trouvant grouillants sur chacun de nos arts ou nos industries nouvelles ou anciennes, dans une génération spontanée qui rappelle celle des puces sur le chien à peine né. » (*PP*, p.66) ; « L'Arabe pullule à Grenelle et à Pantin. » (p.67)
- 60 *SP*, p.249. Dans les lignes qui suivent, l'humain « au corps terne, déjeté ou obèse » est défini comme « un mendiant ». Cela mérite d'être souligné car ce point nous inviterait à nous interroger sur une ambivalence de la pensée giralducienne, ambivalence qui s'exprimerait en particulier dans le rapport entre les essais et les œuvres de fiction : en effet, dans celles-là et tout particulièrement dans les dernières, on voit surgir des figures comme le mendiant d'Electre, mais aussi la femme Narsès dans la même pièce, les mendiants libérant Electre, la fille de vaisselle dans Ondine, le chiffonnier et l'égoutier dans la *Folle de Chaillot* ou *Barbette*, la ventouseuse dans *Pour Lucrèce* qui d'une façon ou d'une autre, de manière plus ou moins directe, sont en rapport avec l'abject et dont la fonction dramatique est éminemment ambiguë. Les essais tendent à simplifier ce que le pan fictionnel de l'œuvre réussit mieux, le plus souvent, à préserver dans son ambiguïté ou son indécidabilité. Cela expliquerait aussi pourquoi c'est par ses essais que Giraudoux est le plus facilement rattrapé par son époque – et parfois dans ce qu'elle a de plus condamnable.
- 61 *ORC II*, p.357.
- 62 *Bella*, ch.V, *ORC I*, p.935-36.
- 63 Pierre d'Almeida, *L'image de la littérature dans l'œuvre de Jean Giraudoux*, *CJG 17*, Paris, Grasset, 1988.
- 64 *Ibid.* p.134-136.